

Artifices de pensée

PAR FRANÇOISE PETITOT (psychanalyste)

Mon propos ici n'est pas de faire de l'histoire des sciences mais de montrer que chez Descartes, comme ensuite chez Freud et Lacan, nous assistons à une opération de pensée très comparable, dans sa méthode, à celle des neurosciences contemporaines en ceci qu'elle est constitutive de la science qui sépare, organise et fait reculer sans cesse les limites de "l'immatériel". On verra cependant que ces artifices de pensée ne sont pas présents de la même façon à la pensée de tous.

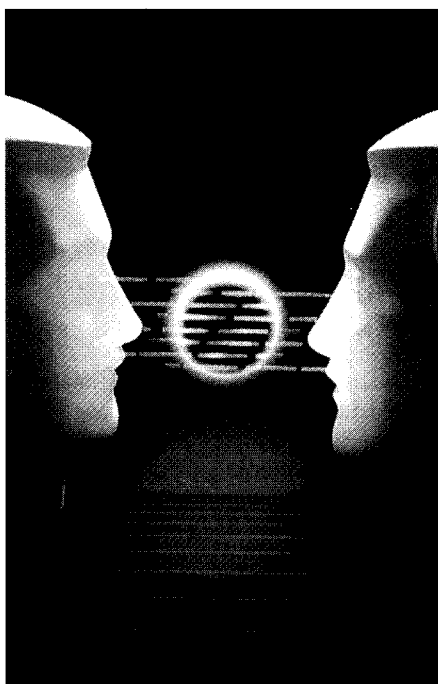
"Artificiel, écrit Paul Valéry, veut dire qui tend à un but défini. Et s'oppose par là à vivant. Artificiel ou humain ou anthropomorphe se distinguent de ce qui est seulement vivant ou vital. Tout ce qui parvient à apparaître sous forme d'un but net et fini devient artificiel et c'est la tendance de la conscience croissante. C'est aussi le travail de l'homme quand il est appliqué à imiter le plus exactement possible un phénomène spontané. La pensée consciente d'elle-même se fait d'elle-même un système artificiel."

Ce système que nous nous faisons de notre pensée est essentiellement dualiste ; et dans ce dualisme qui oppose sans fin l'esprit à la matière, l'âme au corps, la pulsion de vie à celle de mort, l'artifice humain de la pensée impose son ordre.

Ces divisions, bien évidemment, n'existent pas en tant que telles dans la "nature". Elles sont le produit de cette opération de division, de séparation et d'organisation qui constitue la pensée elle-même. *"Ce qui m'intéresse, écrit Freud à Lou Andréas Salomé, c'est la séparation et l'organisation de ce qui autrement se perdrait dans la bouillie originaires".* (Correspondance Freud - Lou Andréas Salomé).

La pensée contemporaine, quoiqu'elle affirme, n'échappe pas à cette opération séparatrice. Qu'est-ce que la pensée-calcul, par exemple, sinon une pensée qui se sépare d'une partie d'elle-même pour se penser ?

Depuis bien avant Descartes, nous cherchions à penser ce qui en nous est matériel et comme l'écrit



"Si vous observez une porte, et que vous en déduisez qu'elle produit des courants d'air, vous l'emportez sous votre bras dans le désert pour vous rafraîchir" Lacan

Psychanalyse et
cybernétique
22 juin 1955, Le
Séminaire Livre II

Lacan en 1955, *"quand nous essayons de scientifier, c'est-à-dire de mettre un ordre dans un certain nombre de phénomènes, au premier plan desquels celui de la vie, c'est toujours en fin de compte les voies de la fonction symbolique qui nous mènent, beaucoup plus que n'importe quelle appréhension directe"*.

Et il ajoute *"c'est toujours en termes de mécanisme que nous essayons malgré tout d'expliquer l'être vivant"*. (Lacan Séminaire Livre II).

Descartes : l'homme animal-machine

Dans un livre récemment paru : **Le principe de vie chez Descartes**, Annie Bitbol-Hespériès montre fort clairement la rupture radicale que Descartes opère avec ces prédécesseurs et comment cette exclusion de l'âme du principe de la vie lui permet de fonder une vision matérialiste de l'homme comme animal-machine. Dépouillée de ses fonctions végétatives, locomotrices et sensitives, l'âme perd son rôle "vital". "Le principe de mouvement et de vie" devient intérieur aux lois qui régissent le corps.

L'âme, quant à elle, est certes du côté de la pensée, mais une pensée réduite à la volonté, à l'intention et à la conscience que Descartes appelle "forme du corps". C'est cela qui rend l'homme humain. Pour le reste, il n'est qu'animal que l'on peut étudier jusque dans ses fonctions les plus complexes.

L'organisme, dans son ensemble, n'est que matière fonctionnant selon les lois de la physique, machine



Descartes par Frans Hals

mue par la "chaleur du cœur", c'est-à-dire par de l'énergie produite par la circulation du sang et la produisant.

Point n'est besoin pour tout cela d'imaginer un principe extérieur, divin ou naturel, ni un sujet pensant : ça fonctionne... comme une machine ; et le cœur, premier organe formé, ou définissant la vie, opère selon les termes d'E. Gilson "comme un moteur à explosions". Cette conception de l'animal-machine n'est possible, comme le fait remarquer Georges Ganguilhem dans *Machine et organisme*, que parce que l'ingéniosité humaine invente à cette époque des appareils imitant des mouvements organiques. Cette pensée est donc liée à la technique et au savoir de son temps qui venaient de s'enrichir de la découverte de la circulation du sang.

Freud et l'énergie vitale

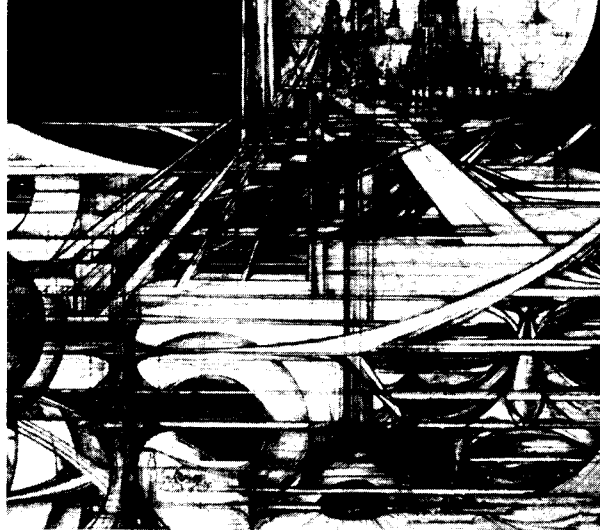
Cette représentation énergétique de l'être humain sera reprise par Freud. Il accorde en effet une place essentiel à la dimension "économique", c'est-à-dire, à l'énergie s'investissant et se désinvestissant, se déplaçant, mais aussi à l'entropie, ce reste qui vient troubler le principe de conservation de l'énergie.

Freud conçoit son appareil psychique sur le mode de l'homéostat, qui retourne à son point d'équilibre sous la pression du principe de plaisir. Cette fonction de régulateur qui ramène l'excitation au plus bas, c'est le système nerveux. Freud pense là sur le modèle du premier principe de la thermodynamique. Le plus bas, c'est l'équilibre du système, mais c'est aussi la mort, l'inanimé dit Freud.

Cette mort l'homme ne peut y atteindre, dit-il, qu'en prenant le chemin de la vie. En quelque sorte la machine tourne, mais il y a une perte dans la conservation de l'énergie qui la tire vers l'arrêt, la mort. On voit là se figurer le second principe de la thermodynamique. La pulsion de mort, c'est la supposition de l'entropie, dont Lacan dira en 1955 : "c'est la quantité d'information".

Appareil psychique comme machine, appareil psychique comme instrument optique... Dans "*L'interprétation des rêves*" en 1900, Freud utilise le modèle optique, une sorte de microscope ou d'appareil photographique.

L'intérêt en était alors que les images sont virtuelles et cette définition du lieu psychique comme lieu où se trouvent des images qui n'existent pas, lui convenait parfaitement. On pouvait penser le fonctionnement psychique selon un modèle "technique", celui d'un appareil, mais dont le fonctionnement impliquait l'idée d'un lieu qui "ne corresponde à aucun point tangible de l'appareil". Comment signifier plus clairement qu'il s'agit là bien sûr d'une comparaison dont il n'y aurait pas lieu de s'excuser. "Je ne l'emploie que pour faire comprendre l'agencement du mécanisme psychique en le décomposant et en déterminant la fonction de chacune de ses parties... L'essai est sans risque. Je veux dire que nous pouvons laisser libre cours à nos hypothèses pourvu que nous gardions notre jugement critique et que nous n'allions pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même." (Freud *L'interprétation des rêves*).



Ça pense

Dans cette construction freudienne, comme dans l'organisme-machine de Descartes, point n'est besoin de postuler un sujet : ça fonctionne sur le modèle selon les lois de la thermodynamique de l'époque. L'invention de l'inconscient est alors, pourrait-on dire, une nécessité logique pour rendre compte de ce "ça pense", "ça se souvient".

Cette idée du sujet moïque comme une illusion non nécessaire n'appartenait pas qu'à Freud. Dans sa conférence : *Le cerveau et la pensée* prononcée en 1980, Georges Ganguilhem note que "tout au long du XIXe siècle le *"Je pense"* a été réfuté au profit d'un *"penser sans sujet personnel responsable"*. Et de citer Lichtenberg : "on devrait dire ça pense comme on dit ça brille" ou encore le neurologue Erner qui en 1889 écrit : "Les expressions : je pense, je sens, ne sont point une bonne façon de s'exprimer. Il faudrait dire : il pense en moi, il sent en moi. Le poids des arguments ne dépend pas de notre volonté, il se forme un jugement en nous". Et Nietzsche : "quelque chose pense, mais croire que ce quelque chose est l'antique et fameux moi, c'est une pure supposition".

On peut estimer qu'il s'agit là d'une décomposition du Cogito cartésien, mais on peut également avancer comme Lacan, que cette excentration du sujet comme moi pensant au profit d'un sujet en quelque sorte impersonnel qu'il appellera "sujet de l'inconscient", est la suite de l'opération de pensée cartésienne.

Lacan et "les machines à penser"

En effet, lors de son séminaire en 1955, Lacan, pour étudier *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* repart de Descartes.

"L'important, dit-il, c'est que ce soit ainsi qu'on ait abordé la question", pointant par là qu'il s'agit bien d'une façon de penser l'homme.

"Ce que Descartes cherchait en l'homme, dit-il, c'est la machine et plus précisément l'horloge... Or les machines ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Ce n'est pas purement et simplement le contraire du vivant, le simulacre du vivant... Ça va beaucoup plus loin, du côté de ce que nous sommes réellement, que ne le soupçonnent ceux-là même qui les construisent".

Lacan délaisse la conception énergétique de Freud au profit d'une conception centrée sur le langage, que représente sa formule célèbre "l'inconscient est structuré comme un langage". Il reprend certes la construction freudienne de "*L'interprétation des*



Photo Max Halberstadt

Freud

rêves" non pas seulement du côté optique qu'il utilisera abondamment pour précisément figurer la "virtualité" du moi, mais dans son aspect de "machine à rêver" fonctionnant selon ses lois propres qui sont celles du langage de la fonction symbolique. S'il affirme que l'entropie : "c'est la quantité d'information", c'est que les machines de son époque ne sont plus ni l'horloge, ni les machines hydrauliques ou à vapeur, mais les "machine à penser", en l'occurrence la machine de Turing.

Or ces machines fonctionnent à l'aide de messages. Bien plus, elles ont une mémoire, mémoire qui remet en cause toutes les images que nous nous étions données de la mémoire. Ce n'est plus le sceau de cire babylonien, mais "des machines qui se souviennent à chaque question des questions qu'on leur a proposées précédemment et pour cela la première expérience de la machine circule en elle à l'état de message... On appelle ça le *feed-back*, et ça a rapport à l'*homéostat*". Quant au message, c'est quelque chose d'articulé du même ordre que les oppositions fondamentales du registre symbolique".

Souvenirs, souvenirs...

Ces machines ont un intérêt pour la psychanalyse, car elles fonctionnent comme un modèle qui, par exemple, permettrait de mieux penser le phénomène de la mémoire. Il est connu que Freud ne pensait pas que la remémoration était la simple réémergence de souvenirs imprimés dans on ne sait quelle partie du cerveau. Il y avait enregistrement certes, mais enregistrements multiples qui se recomposaient au moment de la remémoration, à la lumière d'événements postérieurs et du contexte de cette remémoration, c'est-à-dire dans ce qu'il appelait l'après-coup. Conception de la mémoire à laquelle Gérard Edelman a donné un fondement biologique exposé dans le livre d'Israël Rosenfield, *L'invention de la mémoire*, et qu'il a modélisée sur des machines certainement plus sophistiquées que celles que connaissait Lacan en 1955, mais qui en sont les descendantes.

"Ca se souvient", et le moi dont la mémoire comme on le sait flanche n'y est pour rien, pas plus que l'âme cartésienne dans le mouvement et la vie du corps.

Lacan abandonnera par la suite ce modèle analogique au profit de formalisations mathématiques, topologiques, les nœuds borroméens qui lui donneront un appui plus satisfaisant pour penser. L'opération de penser reste cependant la même. Il s'agit de formaliser le fonctionnement psychique en opérant les séparations et les divisions qui permettent de penser.

Une pensée-objet ?

Alors que penser de ce que nous pensons ?

Dans *Matière à pensée*, Jean-Pierre Changeux répond à Alain Connes qui pense que les objets mathématiques "ont une réalité aussi incontestable que la réalité physique", que selon lui "les objets mathématiques existent matériellement dans son cerveau". Ces "objets" auraient une réalité matérielle



Jacques Lacan

"mentale", ce qui ici veut clairement dire cérébrale, puisqu'on "devrait en principe pouvoir les examiner de l'extérieur à l'aide des techniques d'imagerie cérébrale"; l'activité du mathématicien consisterait à les examiner.

Maine de Biran le disait déjà : "A force de raisonner sur le mouvement des fibres comme sur les sentiments et les idées, on finira par se persuader que les uns représentent la nature des autres et n'en diffèrent point, comme l'habitude des signes parlés persuade souvent que les mots expriment l'essence des choses. (Mémoires de Copenhague).

Le mot n'est pas la chose

Confondre le signifiant et le signifié, ne s'agit-il pas là de ce que Patrick Tort appelle un "déli de métaphoricité" ? A ce compte-là, on pourrait penser que l'homme neuronal existe "matériellement" dans le cerveau de J.P. Changeux ! Analogie n'est pas métaphore, et comme le fait remarquer Antoine Danchin, confondre le modèle et la réalité conduit au religieux.

Toujours dans *"Matière à pensée"*, Jean-Pierre Changeux critique les thèses fonctionnalistes sous le prétexte qu'on ne peut "identifier la réalité extérieure à des idéalisations mathématiques et que ces idéalisations ne décrivent pas intégralement les phénomènes". "Un algorithme mathématique, demande-t-il, peut-il être identifié à une propriété physique du cerveau" ? Pris dans la question du réalisme, Alain Connes ne peut, semble-t-il, lui répondre qu'aucun algorithme, quel qu'il soit, ne peut être "identifié à" mais qu'il peut, en tout cas provisoirement, rendre compte. La question, là, tourne autour de la totalité et de l'identité. Il reste toujours un écart entre le réel et ce que nous en formalisons. Le mot n'est pas la chose, l'algorithme non plus ; mais il peut être ce qui en rend le mieux compte.

Quand au reste, à cet écart, qu'il se nomme âme, vie, conscience, intention ou encore origine, n'est-il pas ce trou dans la connaissance que la science comme la religion s'efforcent sans cesse de réduire ou de combler, mais dont la persistance est une nécessité pour que fonctionne la machine humaine de la pensée ? ■

BIBLIOGRAPHIE

- Annie Bitbol-Hespériès : **Le principe de vie chez Descartes**, Librairie philosophique Vrin, 1990
- S. Freud : **L'interprétation des rêves et Correspondance**, Gallimard
- J. Lacan : **Le séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique analytique**, Editions du Seuil, 1978
- Fonction et champ de la parole et du langage**, in *Ecrits*, Editions du Seuil 1966
- Georges Ganguilhem : **Le cerveau et la pensée**, Conférence du 20 février 1980 au M.U.R.S.
- Machine et organisme**, in *La Connaissance de la vie*, Vrin, 1965
- Israël Rosenfield : **L'invention de la mémoire**, Editions Eshel 1989
- Jean-Pierre Changeux, Alain Connes : **Matière à pensée**, Editions Odile Jacob, 1989
- Jacques Hochmann, Marc Jeannerod : **Esprit où-es-tu ?**, Editions Odile Jacob, 1991